

LE CHEMIN DE BRUME

Frédéric Jésus

- 1 -

Il a secoué le grand manteau de plumes
de l'insomnie,
noué une écharpe autour de son cou.
L'homme alors pousse la porte ;
il traîne au coin des lèvres,
comme un goût de café,
des mots jamais dits qui parlent d'abandon.
Le songe qu'il laisse derrière lui
est saupoudré d'étoiles...
A l'annonce de son passage
les noisetiers s'agitent dans la haie ;
une inquiétude d'avant l'aube
leur confie son frisson.
Les rôdeurs de la nuit
chuchotent des messages de vieille femme
à l'oreille des animaux.
Un peu partout dans la plaine
de lourdes têtes se dressent
dessus la paille tiède.

Et la sombre buée
du dernier rêve des fermiers
s'écrase aux fenêtres du rez-de-chaussée.

L'homme sur le seuil
reste immobile :
de tout son corps il écoute le battement
du cœur glacé de la planète ;
sa main cherche la pierre
pour un nouveau dialogue,
son sexe repose en paix
et sa barbe a poussé.
Loin devant lui,
un chemin plonge
vers le ciel encore obscur
d'où pleuvent, comme des sarcasmes,
les nouvelles ténèbres du jour à venir.

- 2 -

Alors d'accord, dites-vous, la solitude, il ne faut pas vous sentir condamné, il y a tous ces jeunes gens vautreés parmi les oliviers, leur soleil-nombril captant l'âme-sœur et derrière eux l'ombre des voitures qu'ils ont amenées avec la bière et les fruits pour passer la journée et ils vous tendent quelques mots par-dessus la barrière pourquoi ne voulez-vous jamais saisir cette occasion d'être là, un peu là, simplement parmi eux, ils sont nus vous dit-on, on ouvre les valises et qu'y découvre-t-on ? Deux trois balafres sur le jour qui vient, une invitation chez un tailleur indien tout le

sacré fourbi que vous n'attendiez pas, et si l'on vous parle des contenus ne vous croyez pas plus soumis qu'un autre, ce soir aussi l'étrangère est venue pour repartir après minuit et la sueur qui vous reste lui coule entre les bras, elle quitte le sommier trop petit pour vos deux insomnies alors quoi, la solitude dites-vous, y avez-vous bien pensé, que nous racontiez-vous sur les prisons de la Californie que jadis vous avez visitées et qui vous ont rejeté car il ne suffit pas de partir pour trouver ni même de trouver pour rester, il ne suffit jamais, en l'occurrence, de prétendre savoir ce

que l'on fait, ô les miracles chatoyants que vous imaginiez sous les tentes bédouines ô les pains de la mort que vous croquiez dans l'exil ô les ventres et les squelettes que vous disiez vénérer mais le culte oui le culte se nourrit d'un plus vaste regard, ce ciel qui vous époumone n'attend rien du trajet de vos fils, rien de vos menaces, ô les prières que vous n'écoutez pas sous prétexte de morgue prérévolutionnaire, ô ces moulins que vous disiez las de tourner par mépris pour le blé, ô ces champs stériles sur lesquels vous rêviez

d'uriner, ces enfantements sournois que vous y fantasmiez, alors la solitude, vous vous la racontez et de cette vieille histoire vous pressez tant de larmes que vos amis oublient de célébrer les leurs, mais les oiseaux s'envolent pour d'autres migrations, les oliviers pâlisent à l'approche de l'hiver, c'est une glaciation qui accueille vos pas, c'est une autre ville qui ne s'ouvrira pas, la solitude dites-vous appelle l'exclusion et vautré contre le mur vous purgez quelque peine que vous ne méritiez certainement pas.

- 3 -

Immobile
 au seuil de l'humilité
 l'homme écoute le chant
 qu'un fantôme de lui-même
 a longtemps psalmodié.
 Figée par le givre
 l'herbe à ses pieds
 respire respire,
 haleine verte,
 imperceptible,
 la vie.

- 4 -

C'est bien plus facile maintenant je suis dans la ville et j'ai les mots, tous ces mots concentrés dans ma bouche, dans ma main. Il fait encore chaud, les pierres ; les rôtis fument dans les cuisines, des vieilles femmes trottent entre les colonnes, avec des fichus noirs et des mines pressées, lumière jaune et confortable derrière les fenêtres, familles-repas-actualités du monde-sans couper l'appétit. Des enfants reviennent de la leçon de piano, des partitions mortes sous les bras et des rêves.de résurrection tournoyant dans

la tête. Toutes ces notes sont parties, vibrations uniques, se perdre et se retrouver tout au bout du cosmos. Les notes que je joue et celles que je prends, les mots, la mesquinerie de ces mots à jamais incapables de rendre compte de ce qui est vaste, les nuages s'engouffrant dans la vallée, étouffant les chaumières, les grandes marées sous la lumière d'orage et le soleil qui verse des faisceaux blancs sur la terre engourdie par l'hiver, trop petits mots pour

l'incommensurable, la désespérante beauté du monde quoique que je fasse.

Oui ce soir, la ville, et c'est bien plus facile de disséquer, de décomposer en particules repérables étiquetables, on s'y retrouve, chacun des enfants porte sous le bras une page de la sonate, dans la cour de l'école on ne projette pas encore de symphonie, une cloche résonne, automatique, même le dimanche, des souvenirs, des fantômes en rang deux par deux persistent à vouloir en savoir plus. Dimanche soir ? Peut-être, je ne sais plus, cela fait quelque temps que je n'ai pas vu tourner le ciel. Ou peut-être mercredi, ou jeudi, un jour où l'herbe peut pousser tranquille dans les cours de récréation, et dans la ville il y a d'autres carrefours de la mémoire, le buffet de la gare, par exemple, avec une acné juvénile qui se contemple dans la vitre du juke-box, pour cent balles de vacarme, et puis avec deux vieux, transfuges de l'hospice, qui éternuent dans un coin devant un carafon de vin rouge, les doigts noueux malaxant un mouchoir à carreaux, la face ratatinée aux plis grisâtres qui gigotent autour d'un regard-glaucome, avec une jeune femme aux cheveux

noirs tirés en arrière sur la nuque (paquet de Camel-filtre éventré ?), lisant sagement un roman japonais, certainement pas "Le Journal d'une Schizophrène" et la patronne téléphone derrière le comptoir, toujours au bord de la crise de nerf elle prépare ses vacances en Italie. Oui, le carrefour de la mémoire et ce bébé qui pousse dans le ventre mou de la préparatrice en pharmacie, les livres qu'elle lit sur l'accouchement sans douleur, cette ville qui gonfle et écrase la forêt, j'entends le pialement de l'acier dans les scieries, les clous que l'on plante, les meubles, lits conjugaux, pieds de berceau que l'on chantourne, la ville grignote les arbres à grands coups de faubourgs et Macbeth croque du valium pour ses insomnies, la paranoïa électrique gagne les artères on ne met plus que dix minutes pour rejoindre ses foyers, bien plus longtemps pour les quitter. Les noisetiers parlaient ce matin, mais qu'ont-ils dit ? Tout au long de cette marche, l'indicible a léché ma conscience. Si ce soir les lumières brillent, j'ignore encore ce qu'il m'en a coûté ; mais si la terre colle à mes pieds, c'est peut-être jusqu'à l'éternité.

- 5 -

L'homme de l'aube, la main sur la claie maintenant, caresse la vigne vierge des ancêtres ; le pied sur le gravier, son talon furtif racle et crisse en s'excusant. L'homme de l'aube, les plantes, surprises, vers lui tournent leur feuilles taupes sous la terre, chouettes dans les fourrés, se figent imperturbables ou agacées. Le givre, l'homme de l'aube, le jardin pour prolonger son départ momifie sa rosée ; les rats cessent de grignoter, la maison séquestre les courants d'air, la bouilloire sanglote en silence, le parquet ne craque plus, l'homme de l'aube a fermé la porte. Il a laissé la clé sur la serrure.

- 6 -

Ensuite, ensuite j'ai continué, seul, et j'ai cheminé guidé par les lumières de la ville, au loin, ou peut-être par l'une d'entre elles seulement, quoiqu'il en soit j'ignore le nom de cette ville, elle secrète sa propre brume quand vient le soir et bientôt j'en traversais les faubourgs, parfaitement dégrisé, tout à l'orgueil de cette nouvelle plénitude, à ce point que le sens de la tristesse ou de la joie s'effaçait en moi et pourtant sans doute étais-je triste, hostile à l'hostilité du monde, à la grégarité qui préside à l'édification des cathédrales de l'ennui, boîtes de nuit saupoudrées de sciure, universités distillant leur cyanure, discothèques, bibliothèques, hypothèques du corps et de l'esprit, mais je traînais une harmonieuse savate sur les trottoirs, astiqués par d'autres déambulations et si je croisais des regards fermés à tout message qui ne soit préprogrammé, il y avait cependant ces corps toujours surpris par la ténacité du désir qui les soutient et je guettais comme des signes de cette force prodigieuse à laquelle je me sentais participer, je guettais le vent qui prenait les cheveux et les reflets du soleil en fin de course dans les vitres des immeubles et l'acier des parkings, les corsages

gonflés et les ballons qui échappent aux enfants, les vieillards distingués qui traînent leurs années et les petits gars sympas soufflant dans leur harmonica, oh ! bien précaire ce parti pris, comme s'il suffisait de ne pas répondre lorsque la mort frappe à la porte des perceptions, bien sûr l'écouteur de la cabine publique avait été arraché mais je n'avais pas non plus de coup de téléphone à passer dans cette ville inconnue que j'avais toujours connue, à vrai dire, même les flaques d'eau au pied des murs brillaient pour moi de leurs meilleurs gris, miroirs du ciel à la portée de quiconque voulait bien s'y arrêter et j'étais de ceux-là car, à dire vrai, toujours, aucun rendez-vous ne me tenait, personne ne m'attendait, par exemple dans le bar-tabac près de la mairie, tripotant sa montre et moi la mienne à l'arrêt de l'autobus, ou bien était-ce précisément avec cette flaque que j'avais rendez-vous, miroir du ciel aux mille incandescences, que sais-je des étapes sur mon chemin, aujourd'hui une longue station dans la brume, ce soir un peu d'eau frileuse et demain peu importe il suffit d'être prêt, d'être près, d'être présent.

- 7 -

Il s'éloigne lentement, sans se retourner. Il n'y pas de portail, pas de grille à pousser. Le sentier s'étire à travers le potager, évite les massifs de dahlias et de capucines, se glisse entre les bruyères noueuses qui le guident jusqu'au chemin de terre battue où il vient s'oublier. Les pépiements d'un merle dans la haie de noisetiers commentent,

indéchiffrables, le départ furtif de l'homme sans baluchon.

Le chemin de terre mène au village, longeant tout d'abord un mur de vieilles pierres érodé par les ans puis quelque verger que plus personne n'entretient. Dans l'autre sens, le chemin fait mine de se perdre dans les

champs, ou de courir vers le ciel mais il s'acharne surtout à rejoindre la route bordée de peupliers où ne passent plus beaucoup de véhicules depuis que la nouvelle autoroute est ouverte. Pour l'heure, la brume a gommé les peupliers et, avec eux, les boules de gui accrochées dans leurs branches que l'hiver se plaît à découvrir.

L'homme qui s'en va se tient sur le chemin, debout dans la brume qui s'épaissit et remplit peu à peu l'espace entre la maison et lui. Il s'apprête à guider ses pas vers le village endormi.

- 8 -

Oui, ça me revient maintenant, ces cheveux noirs de mexicaine et le grain de beauté sur la nuque, presque au milieu, sur la berge de ce sillon qui descend sous la chemise le long du dos et je dessinais cette ligne de désir pendant que la libraire lui rendait la monnaie ("pas de quoi") et glissait le roman dans le sac en papier ("c'est normal"), format livre de poche, couverture cartonnée encadrant de noir la courbe très pure d'une branche d'aubépine sur fond bleu, pas eu le temps de voir le titre, j'ai cherché le regard de la femme mais ne l'ai pas trouvé, sa jupe de tweed beige s'est un peu entrouverte comme elle a fait demi-tour, collants blancs, chaussures plates de lycéenne, je n'ai pas entendu sa voix, j'aurais aimé bien sûr d'un geste suspendre la litanie de la libraire mais c'était mon tour, "Monsieur ?", client distrait je suis, "on avance s'il vous plaît, oui monsieur ?" La femme est sortie du magasin traversant au passage le hochement de tête désapprobateur d'un type à la face de lune, six bières par jour et journal de courses hippiques, un œil haineux posé sur la libraire :

"toujours aussi cinglée celle-là, aurait mieux fait de rester derrière ses murs" et la porte vitrée s'est refermée sur les bruits de la rue, elle s'éloigne en lissant ses cheveux et je persiste à stationner devant la pile des journaux, examinant vaguement les bouquets de stylos à bille, une lourde fatigue appuie sur mes paupières, peu à peu la ville se fait insinuante, messages publicitaires, de nouveau la rue, les klaxons, la chaleur des trottoirs tout au long des magasins qui bientôt vont s'endormir derrière leurs grilles, et il n'y a rien d'absurde à grimper dans ce bus, visages atones aux paupières vrillées d'une autre fatigue, ni même à en descendre place de la gare et il y a eu ce moment, la nécessité de ce moment où je me suis assis sur un muret de pierre à moitié couvert d'un lierre souffreteux et où j'ai commencé à ne plus penser à rien, je veux dire à rien qui m'éloigne de la sensation d'être assis place de la gare sur un tapis de pierre et je crois bien que c'est ainsi que le soir m'a trouvé.

- 9 -

Hirondelles) Silhouettes
 sans saison (blanches,
 sur le fil) l'église,
 du matin (l'absence.
 Le bruissement du velours noir,
 le cuir des souliers qui grince,
 l'homme qui marche marche lentement
 suivi des pans de son écharpe.
 Plus d'étoiles (Ou peut-être
 pas de ciel) pas très loin
 Un silence (le gazouillis
 d'avant les mots) du ruisseau

- 10 -

Il y a aussi les faubourgs nobles, les longues allées, bordées de marronniers plus que centenaires, empierrées, ensevelies sous les feuilles pourrissantes, gorgées d'une boue d'hiver qui ne veut pas sécher, majestueuses sorties de villes convergeant vers le château, converti en hospice de vieillards, et son parc, où, assis sur un banc, un octogénaire, dont les jambes refusent désormais de le mener jusqu'au buffet de la gare, triture entre ses doigts mangés de rhumatismes une carte postale en quadrichromie représentant l'hôtel où dix ans plus tôt il séjourna à l'occasion d'un voyage à Palma de Majorque – le seul voyage de sa vie – organisé par l'amicale des retraités de la Sucrierie Générale et il scrute du fond de sa myopie le bassin à jamais vide qui dort dans l'axe du château peut-être discerne-t-il la travée, au loin, qui laisse apercevoir l'antenne-relai de la télévision régionale peut-être aussi s'en moque-t-il radicalement à la façon dont les vieux savent s'abstraire des illusions les plus récentes mais je préfère contourner son banc pour ne pas trouver sa mélancolie, une allée de sable s'offre à mes pas pour me conduire à la lisière d'un bois de

bouleaux, chênes et noisetiers, j'erre à la périphérie du centre, à peine fatigué, au crépuscule de la fatigue, je recentre l'errance dans ma périphérie mentale, faubourgs tristes et faubourgs nobles, et maintenant ce banc vide, encore chaud de la chair molle du vieillard qui s'éloigne à petits pas vers la grille du château pendant que des enfants, un peu plus loin, se disputent un ballon de football, jaloux de préserver les règles du jeu, les adultes, les enfants crient de joie si près du but, l'un d'entre eux prétend pour lui-même être le capitaine d'une équipe inexistante, les adultes épars dans la ville rêvent encore de hiérarchie et le vieillard à petits pas rejoint le réfectoire, l'heure du repas, toujours la même depuis six ans, allocation vieillesse et la bru qui sucre la retraite complémentaire avec la complicité muette de la directrice dont la sœur, ancienne carmélite, tient une librairie en ville secondée par son mari, ancien curé, qui se la coule douce dans l'arrière-boutique, et j'y achète un journal que je m'imagine feuilleter, installé sur un des bancs du parc, et l'ex-bonne sœur entre deux infarctus continue à assommer les clients de commentaires

incessants qu'elle débite d'une voix rauque "je vous pose cinquante centimes et je vous en dois encore, pas de quoi et puis tenez voilà ce sac de papier, c'est normal, les clients ont droit au sachet mais ne restez pas là devant la pile des journaux régionaux vous serez dérangé et pour toi mon poulet qu'est-ce que ce sera ah bon tu es avec ta maman, Monsieur ? on avance s'il vous plaît, oui Monsieur ? Un stylo à bille vous avez le choix, plusieurs modèles, il faut les voir avant d'y croire tenez voulez-vous essayer celui-ci ne restez pas devant la pile des régionaux vous serez dérangé alors nous disons deux

cinquante en voilà trois j'en remets deux qui nous font cinq et cinq qui font dix merci y pas de quoi on avance s'il vous plaît ce stylo vous convient ? Vous avez tout à fait raison trois francs c'est cela même le compte y est en vous remerciant pas de quoi à votre service on avance s'il vous plaît au revoir Monsieur", sa sœur gouverne despotiquement une armée de vieillards invalidés par l'idée qu'on se fait d'eux et je m'installe sur le banc, journal non déplié, je regarde le soleil qui vient caresser les tuiles du château, je frissonne et décide de faire mon entrée dans la ville.

- 11 -

L'homme a traversé le village, et salue au passage le boulanger couvert de sueur et de farine. Il longe maintenant le ruisseau, secouant la rosée qui alourdit les herbes ; son souffle blanc se perd dans le brouillard. Le sentier s'élargit à l'approche du glou-glou d'abandon que psalmodie le ruisseau en rejoignant la rivière. Un gros rocher moussu marque la jonction avec le chemin caillouteux qui surplombe la berge. L'homme s'assoit sur le rocher. On croirait qu'il sourit. Un peu plus tard il se lève et part sur le chemin, là-bas vers le nord, là où se trouve la boussole. Il marche d'un pas grave et confiant, lesté d'une étrange sérénité, comme inondé de la chaude lumière d'un soleil intérieur. Sous l'étoffe de ses vêtements, la plénitude de sa chair évoque les épis de blé gonflés de farine juste avant la moisson. On croirait qu'il sourit et la lune aussi guide les hommes à travers les ténèbres.

- 12 -

Piétinement incongru au seuil du bar, tassé au pied d'un panneau de sens unique un clochard pas trop céleste dessine un visage de femme sur le trottoir avec un bâton de rouge à lèvres et il parle aux mouches, un client sort, l'air mécontent, la monnaie à la main, vapeurs de la bière, impérialisme de la bouche et je n'ai pas faim et je n'ai pas soif, effluves de jazz se faufilant entre les mâchoires de la porte qui se referme avec un long chuintement et le vent qui s'énerve plaque sur mes jambes un journal

à peine déplié, terminus de son tourbillon à travers l'avenue ? Mais non, soudain repris par la bourrasque, ivre, cabriolant et giflant les vitrines, cherchant, d'un lampadaire à l'autre, la rivière où noyer ses nouvelles, croissant de lune, grande blancheur de la nuit blessée par la ville, solo de batterie, une page est restée coincée entre mes talons, le voici donc qui me revient ce journal, déjà, assis sur le banc face au château, j'ai failli le déplier, en pile chez la libraire je l'ai vu stationner, dix mille fois les

mêmes phrases, les mêmes annonces importantes et dérisoires, les mêmes photos piquetées et les mots croisés, messages désincarnés que l'on voit pour finir errer la nuit durant dans tous les coins de la ville, au fond des fauteuils, derrière les comptoirs, au fil des rues, le même journal sans doute que cet après midi je déchiffrais machinalement, pour la contenance que donne le froissement des feuillets, mais, installé à la table de formica dans ce bar-épicerie d'avant la ville et

ses faubourgs, je cherchais surtout à travers la buée des émotions à reconstruire les traits de ce visage de lumière que j'avais tant connu, à peine croisé et déjà oublié.

Le clochard a laissé près de lui, sur le trottoir, son dessin inachevé. Il a ramassé quelques feuilles de journal, les a entassées et s'est endormi dessus, le bâton de rouge coincé derrière l'oreille.

- 13 -

L'homme qui marche
marche sans but.
Le chemin
est l'objet
de son cheminement.

Rien,
ni le vent ni la lumière
ni le brouillard qui les relie,
rien ne l'entrave.
Rien ne l'invite, non plus.

Brouillard autour de lui
brouillard en lui,
il est brouillard lui-même,
frôlant la peau des mots.

- 14 -

L'enfant me regardait de ses grands yeux sans vertige. La bouche un peu ouverte, il était là, debout, au beau milieu de ma rêverie, fourmillant de questions et pourtant silencieux ; le fils de l'éclusier peut-être. J'avalais la dernière gorgée de mon café froid et reposais lourdement la tasse sur la soucoupe ébréchée. Derrière le comptoir, la

patronne, femme sans âge, astiquait machinalement deux trois verres dans les replis d'un torchon douteux, vérifiant de temps en temps par la fenêtre l'immobilité du canal sous la lumière épaisse du début d'après-midi. Une mouche parcourait les recoins de ce bar-épicerie où j'étais venu me réfugier, l'esprit noué par une trop récente et

trop brève illumination et j'étais cette mouche voletant d'un objet absurde à l'autre, étranger à la logique de mon égarement, caricature de mon ombre, semi-absent, arrimé dans un presque non-lieu à un morceau de temps disloqué, détaché de tout principe.

- "Comment tu t'appelles ?" m'a soudain demandé l'enfant et j'ai souri en guise de réponse. "Je t'ai vu avec la femme sur le pont, tout à l'heure" a-t-il continué, et il m'a vu

frémir. Le silence s'est refermé autour de nous et l'enfant est allé taquiner le chat qui somnolait sur une chaise. Je me suis levé et j'ai posé quelques pièces de monnaie sur le comptoir pour payer le café. Sans un mot, la femme a accroché au mur le torchon, est allée ramasser la tasse et le sucre, a replié le journal et seule la clochette de la porte a salué ma sortie. J'ai repris la route en direction de la ville.

- 15 -

L'homme se souvient qu'il a cru se souvenir, qu'il a voulu fixer moments et mouvements sur la trame des évocations.

Pour déchiffrer le présent, il lui fallait décoder les messages venus d'auparavant. Son projet d'exister aspirait sa mémoire. Il avait de longues stations à chaque carrefour des sens mais il n'osait jamais interroger la dimension minérale de ses rêves. Toujours il reprenait la route, laissant derrière lui quelques trous noirs dont la succession, pensait-il, viendrait de sa logique un beau jour l'illuminer. Il avait lourdement progressé vers le cœur de l'illusion, s'attendant à quelque radicale et fulgurante révélation. Il avait en chemin palpé l'écorce des arbres, à la recherche de ses seules initiales. Il avait prétendu parler aux oiseaux et avoir reçu d'eux de végétales

assurances sur le caractère solaire de sa démarche. Les phrases les plus extrêmes de ses résolutions l'avaient vu considérer l'univers comme le fruit de sa passion. Il avait adressé aux nuages les plus païennes de ses prières. Et la célébration de ce qu'il appelait sa destinée en la chapelle obscure de textes lus avant d'être écrits avait fini par réveiller le scorpion en lui.

Au matin, il a quitté la vieille demeure, traversé le village et il longe maintenant la rivière. Ses pas guident ses pas. Un soleil invisible gagne peu à peu son zénith. Chaque moment est une rencontre ; seule reste incertaine la disponibilité que lui accorde l'homme en marche qui a cru exister pour lui-même.

- 16 -

Autant qu'il m'en souviennne – assis maintenant un peu déçu fatigué aux alentours de minuit fixant goguenard les yeux de bronze du soldat sous la lune lui-même harassé depuis tant d'années de soutenir, du bout de

son anonymat, la liste de pierre des morts – je suis né vers midi : émergeant de l'innommable dans un ruissellement de brume, et cherchant à franchir le liséré du rêve, je me retournais alors vers ce halo de brouillard au centre

duquel tout m'avait semblé possible. J'y avais donc séjourné, enveloppé de gris, ne connaissant du monde réel que l'hémisphère découpé par les limites de ma visibilité. Ecarquillant les yeux, je m'y étais longtemps débattu avec la tentation d'habiller l'espace au gré de mes besoins et de mes craintes, et puis j'avais vu choses et gens sortir peu à peu du néant, me croiser tranquilles et matinaux, et continuer pour disparaître aussitôt, molécule par molécule, présences à peine palpables s'évanouissant avec des airs de faux témoignages, me laissant là, des images -plein les mains, un sourire humide au coin des lèvres, debout dans la palpitation moite de mon imagination jusqu'à ce que, prenant la route à mon tour et déplaçant la bulle grise de l'incertitude avec moi – mon corps était de brume, je n'étais que concentration de matière au centre de l'illimité – l'idée se fasse, comme étincelle, que la réalité du chemin n'était nullement affectée par un tel bain de nuage – sauf les plantes qui s'en imprègnent – et qu'au-delà de l'imprévisible de mes sens, émoussés par les vapeurs du ciel, le rocher est rocher et la rivière est rivière, qui serpente et guide le chemin, hommes et poissons oscillant côte à côte le long d'une trajectoire qui ne leur doit rien. Et cette idée, rêve ultime de la

matière résonnant à l'unisson de chacun des atomes de mon corps-brouillard, cette idée se mit à vibrer de telle manière qu'elle devînt bientôt lumière et chaleur et que la brume s'effaça peu à peu devant l'horizon. Alors, le cœur battant d'une étrange émotion, je vis les mots danser au-dessus des choses et au moment précis où je sentis le flux de mon sang m'entraîner dans sa giration, je sus que l'eau suivant la pente était l'esprit de la rivière, que la rivière était gorgée de cette évidence, et que j'étais un peu de cette rivière sans nom au-delà du brouillard. Puis j'aperçus au loin le pont qui l'enjambait, et j'entrais dans l'eau ou j'en sortais, je ne sais plus. Alors, je vis se diriger lentement l'un vers l'autre, silhouettes ouatées se rejoignant sur le pont au cœur d'une ultime nappe de brume, un homme et une femme et le soleil qui les guidait. Les larmes dans mes yeux brouillèrent le monde puis la femme vint me toucher le front, son sourire de lumière m'accompagna bien après qu'elle eut franchi le pont et disparu à l'angle du chemin. Je restais longtemps seul accoudé au parapet à fixer son visage tout au fond du courant. Puis je longeai la rive, en plein soleil, et atteignis le canal au bout d'une ou deux heures de marche.

- 17 -

... La page blanche est un peu de cette brume-là. Les mots, vibrations de l'air, traces des mouvements de la main sur la surface où elle s'égaré ; la chaîne des mots, vertigineuse improvisation de sens, effacement face à l'excès du possible ; chaque mot, seul, si proche d'être une caresse, un mot en appelle un autre et déjà l'on décolle, la bouche au ciel, un rêve s'échafaude autour de l'objet dont on croit s'éloigner en le nommant. Alors s'opère de nouveau la monstrueuse fusion, celle de la main du crayon et du papier, on la sent nécessaire, inévitable, inscrite dans l'âme de l'encre, presque sacrificielle ; une très vieille alliance, une force d'avant les mots venant révéler dans l'ombre des mots la lumière qui gouverne le monde, astre automatique où convergent le soleil, la terre et la lune, conscience météorique, le minéral en nous s'éveille à l'évocation d'une mémoire cristallisée hors la loi du temps. Est lumière le mot qui contient tous les mots et le moment ne ment plus où s'éternisent

tous les moments du monde ; la page blanche finit un jour où l'autre par rester blanche. La lumière est la leçon ultime du brouillard...

- 18 -

Je suis cet homme assis sur un banc, face au monument aux morts, cet homme de l'après-midi qui regarde incrédule le soldat et les fleurs, les drapeaux fanés qui lui tiennent lieu d'orgueil et de raison. Quasi-étranger à ce monde qui célèbre la mort avec toute l'énergie qui la lui fait craindre, un tel homme ne peut que se contenter de sourire face à l'absurde et de humer la fraîcheur de la nuit. Peut-être songe-t-il encore à certains aspects du chemin parcouru, ou bien aux choses, aux gens qu'il a vu, ou peut-être cherche-t-il à dissiper toute idée qu'il pourrait se faire de ce chemin, de ces choses, de ces gens et, les yeux fermés maintenant, il a laissé s'établir un tel vide en lui qu'il est devenu le chemin tout entier, que balaie la brise où volent ses cheveux, et qu'il perçoit là-bas, sur une autre route, le va-et-vient des moteurs, la panique hypnotique des insectes pris dans le jeu des phares mais surtout il entend un pas régulier sur le chemin, un léger crissement à peine appuyé, comme si une ombre émergeant de la nuit s'incarnait peu à peu au rythme de son avancée, et lorsqu'il ouvre les yeux la femme est là assise sur le banc près de lui, ses grands yeux plongeant paisiblement dans les siens et il la reconnaît ; elle a dénoué ses cheveux, remonté son col et posé sur ses genoux le petit roman japonais. Ils se regardent longtemps, silencieux, tout comme sur le pont, éblouis l'un par l'autre, ils avaient tenté de le faire avant de devoir se séparer mais maintenant, ô mystère des visages et de la lumière noire qui les anime, maintenant tout est possible et bien qu'ils ne se touchent pas encore une commune chaleur déjà les enveloppe. La ville tout autour d'eux a replié

ses ailes, soufflé ses lucarnes et se fige dans le sommeil. Eux deux restent là, immobiles, sous un mauvais réverbère chacun lisant dans l'autre des mots encore jamais dits, jamais écrits, et le premier éclat du silence citadin les trouve, ivres de présent, mais à peine surpris de s'être enfin retrouvés. Un peu plus tard encore, il pose la main sur son épaule. "Quittons cet endroit", dit-il. Sur cette main, elle incline sa joue. "Viens avec moi", propose-t-elle. Ils marchent côte à côte sur les trottoirs déserts où résonnent leurs pas. Derrière une haie de troènes, un chat ne se retourne pas à leur passage. Place de la Gare un dernier taxi semble les attendre, qui les emmène en glissant le long des rues jusqu'à la sortie de la ville, et file au plus vite à travers les faubourgs puis s'enfonce dans la nuit. Le chauffeur n'est pas bavard, il allume une cigarette et jette de temps à autre un coup d'œil dans le rétroviseur où il devine leurs silhouettes fondues en de longs baisers. On croise quelques camions sur la route, qui illuminent les visages pendant quelques secondes. Une très fine lune veille sur la plaine et sur le village qu'ils atteignent bien après avoir quitté la grand-route. La maison qu'elle habite est un peu en dehors du village et bientôt le chauffeur s'en retourne seul vers la ville. Impassibles, les noisetiers de la haie ne saluent d'aucun frémissement l'homme et la femme qui passent, enlacés. Elle a tourné la clé dans la serrure, et la porte se referme sur eux. Par la fenêtre, on peut les voir allumer le feu sous l'eau et préparer du thé.

Chaque pierre du chemin a une étoile pour compagne. Jusqu'au matin, et jusqu'à la nuit suivante...

ANNEXE 1

Inventaire des objets découverts sur le pont par le fils de l'éclusier

- Une écharpe de laine, beige et blanche, tricotée double côte anglaise et frangée à ses deux extrémités. Longueur approximative : un mètre cinquante. Apparence Scandinave. Discrètes effluves de parfum indien.
- Une page soustraite avec soin d'un livre format de poche, soit la page de garde presque blanche portant tout en bas, en petits caractères, le *copyright*, le nom de l'auteur (Tao Iuan) et le titre ("*Annales de la Transmission de la lumière de la lampe*"), et de l'autre côté ces quelques mots tracés à l'encre noire, d'une écriture souple et penchée : "Dévoilement du ciel. Apparences du cercle".
- Deux allumettes usagées. Pas de trace de mégot.
- Un bâton de rouge à lèvres grenat, à moitié consommé. Etui doré ne portant aucune indication de marque.
- Un trognon de pomme type *Granny-Smith*, avec trois pépins noirs affleurant sous la chair.
- Une intuition imprégnant le parapet de pierre, grâce à laquelle l'enfant se dit maintenant que le silence vit dans l'eau, que les paroles flottent dans le vent et qu'à la surface de la rivière se bousculent, prisonnières, toutes les images du monde.

ANNEXE 2

Il a secoué le
grand manteau
de plumes de
l'insomnie.
Il dit que
le chemin
de brume
conduit
du nom
caché
à la
fin
du
.

FRÉDÉRIC JÉSU

POÈMES

Le chemin de brume - 1976

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0316-0